

# Le culte du mâle virile ou la peur d'être vulnérable



La virilité a longtemps été présentée comme une force. Elle serait ce qui tient debout un homme, ce qui permet d'encaisser, ce qui tranche, ce qui protège, ce qui impose le respect. Elle se montre comme une stabilité, une maîtrise, une capacité à ne pas céder.

Dans l'imaginaire social le plus ancien comme dans ses versions numériques les plus récentes, elle continue d'apparaître comme un refuge symbolique pour ceux qui veulent échapper au doute, à l'ambivalence, à la vulnérabilité. Mais c'est précisément là qu'il faut regarder de plus près. Car ce qui se présente comme une force est souvent, dans ses formes les plus rigides, un abri contre la peur. Et ce qui se donne comme de la solidité n'est parfois qu'une manière de ne jamais avoir à se confronter à sa propre fragilité. La virilité, lorsqu'elle cesse d'être une simple manière d'habiter son corps ou son caractère pour devenir un système de défense, devient souvent le refuge des « faibles ».

Il faut entendre ici le mot faiblesse non comme une insulte, mais comme une incapacité intérieure. La faiblesse n'est pas le doute, qui est souvent un signe d'intelligence. Elle n'est pas la sensibilité, qui est souvent une forme de force. Elle

n'est pas non plus la blessure, qui fait partie de toute existence humaine. La faiblesse dont il est question est d'un autre ordre. C'est l'impossibilité de supporter en soi ce qui échappe au contrôle. C'est l'incapacité à reconnaître ses peurs sans les transformer en agressivité. C'est le besoin de se protéger du réel en fabriquant des postures. C'est, au fond, une pauvreté intérieure que l'on maquille en autorité.

Beaucoup d'hommes apprennent très tôt qu'ils devront se construire contre quelque chose. Contre les larmes, contre la dépendance, contre l'hésitation, contre tout ce qui pourrait les exposer à la honte d'être jugés insuffisamment masculins. On leur transmet moins une confiance qu'un code. Il faut tenir. Il faut dominer. Il faut cacher ce qui tremble. Il faut parler d'une voix ferme, ne pas trop s'expliquer, ne pas se laisser atteindre. La virilité, dans cette version disciplinaire, n'est pas une liberté d'être, mais une surveillance constante de soi. Elle ne permet pas d'habiter sa vie, elle oblige à la jouer.

Le paradoxe est cruel. On prétend fabriquer des hommes forts, mais on produit souvent des êtres incapables de traverser les expériences les plus ordinaires de la vie humaine sans se raidir. Incapables de supporter l'échec sans humiliation. Incapables de vivre un refus sans ressentiment. Incapables d'aimer sans vouloir garder l'ascendant. Incapables de reconnaître qu'ils ont mal sans chercher un coupable. Cette virilité-là n'élargit pas l'existence, elle la rétrécit. Elle ne donne pas des ressources, elle impose des réflexes. Elle remplace la maturité par une carapace.

C'est ce qui rend tant de discours contemporains sur "le vrai homme" intellectuellement indigents et moralement suspects. Ils ne proposent pas une réflexion sur la manière d'habiter le masculin ; ils proposent une stratégie de compensation. Ils s'adressent à des inquiétudes réelles, à des désarrois souvent profonds, mais au lieu d'ouvrir ces questions, ils les referment brutalement. Tu te sens perdu ? Deviens plus dur. Tu souffres ? Transforme ta souffrance en mépris. Tu ne sais pas comment te situer ? Domine. Tu as peur d'être insignifiant ? Fais de ton corps, de ton argent, de ton contrôle sur les autres la preuve que tu existes. Ce n'est pas une réponse, c'est une anesthésie.

La virilité comme refuge des « faibles » apparaît toujours là où la complexité devient insupportable. Face aux femmes, par exemple, certains hommes ne supportent pas l'idée qu'une relation puisse les placer dans une situation d'égalité réelle. L'égalité suppose de négocier, de s'expliquer, d'écouter, parfois de reconnaître ses torts. Elle suppose surtout de renoncer au fantasme d'une supériorité naturelle. Pour ceux que cette exigence effraie, la virilité rigide offre une échappatoire commode. Elle permet de requalifier l'égalité en menace, la liberté de l'autre en insolence, l'autonomie féminine en agression. Elle transforme un malaise intérieur en croisade idéologique. Le problème n'est plus leur incapacité à supporter une relation adulte ; le problème devient soudain "le monde moderne", "la perte des repères", "la crise de l'autorité".

Le même mécanisme se retrouve dans l'homophobie, qui n'est jamais loin de ces constructions viriles obsédées par la pureté du masculin. L'existence d'hommes qui aiment autrement, parlent autrement, vivent autrement, suffit à troubler ceux qui ont besoin de croire qu'il n'existe qu'une seule façon légitime d'être un homme. Là encore, la haine n'est pas une preuve de force ; elle est une réaction de défense. Elle apparaît quand la simple diversité du réel menace un édifice identitaire trop étroit. Si l'on doit sans cesse humilier d'autres hommes pour se convaincre qu'on en est un "vrai", c'est que l'on ne repose sur rien de très solide.

Cette faiblesse profonde se voit aussi dans le rapport aux émotions. Les hommes enfermés dans une virilité défensive se vantent souvent de leur froideur, de leur distance, de leur capacité à ne pas se laisser submerger. Mais il s'agit rarement d'une paix intérieure. C'est plutôt une dissociation valorisée. Ils ne dominent pas leurs émotions ; ils les craignent. Ils les déplacent. Ils les compriment jusqu'à ce qu'elles ressortent sous des formes socialement tolérées chez les hommes : la colère, le sarcasme, le retrait, la dureté. Une tristesse devient une irritation. Une honte devient une attaque en règle. Une peur devient une leçon de morale. L'énergie émotionnelle n'a pas disparu ; elle a simplement été traduite dans un langage plus viril, donc plus admissible. Ce que l'on appelle maîtrise n'est alors qu'un détournement.

C'est pour cela que tant de figures viriles se révèlent extraordinairement fragiles au moindre vacillement narcissique. Qu'on les contredise, qu'on les quitte, qu'on les ignore, qu'on les critique, et la façade craque immédiatement. Leur assurance se retourne en rancune. Leur autorité devient plainte. Leur prétendue puissance se dissout en besoin pathétique de validation. Ils voulaient paraître invulnérables ; ils apparaissent seulement incapables de supporter l'atteinte la plus ordinaire à leur image. Le vrai fort n'a pas besoin d'écraser pour tenir. Il n'a pas besoin de punir ce qui le dérange. Il n'a pas besoin de faire trembler les autres pour exister. Celui qui doit constamment rappeler qu'il est un homme puissant révèle souvent par là même la précarité de sa construction intérieure.

Il y a quelque chose de profondément infantile dans cette virilité de compensation. L'enfance n'est pas ici à entendre comme innocence, mais comme stade inachevé de la vie psychique. L'enfant ne supporte pas facilement la frustration, veut l'immédiateté, interprète le refus comme une injustice, confond souvent son désir avec le droit à... Or certains hommes, socialement récompensés pour des comportements dominateurs, ne dépassent jamais tout à fait cette logique. Ils grandissent physiquement, acquièrent parfois de l'argent, du pouvoir ou de la visibilité, mais restent intérieurement incapables d'intégrer les limites, la réciprocité et l'altérité. La virilité leur sert alors à donner un costume adulte à un psychisme encore gouverné par le caprice et la blessure.

Ce qui rend ce phénomène particulièrement dangereux aujourd'hui, c'est qu'il trouve des machines de diffusion extrêmement efficaces. Les réseaux sociaux adorent

les postures simples, les slogans nerveux, les vérités brutales qui dispensent de penser. Ils offrent à la faiblesse virile un théâtre idéal. On peut y rejouer sans fin l'homme qui sait, l'homme qui tranche, l'homme qui ne doute pas, l'homme qui méprise les sensibles et donne des leçons au monde entier. Il suffit de parler fort, de simplifier, de traiter la nuance comme une maladie, et l'algorithme fait le reste. Beaucoup de jeunes hommes, traversés par des peurs réelles, viennent chercher de l'aide et trouvent à la place un catéchisme de rigidité.

Le drame, c'est que cette virilité vendue comme solution aggrave souvent le mal qu'elle prétend guérir. Elle isole davantage ceux qui l'adoptent. Elle les rend plus soupçonneux, plus seuls, plus incapables de relations apaisées. Elle les empêche de demander de l'aide sans honte, de reconnaître une dépendance affective sans humiliation, de vivre une relation amoureuse sans calcul permanent. Elle transforme les autres en menaces, les femmes en juges, les hommes différents en ennemis, et le monde en terrain de test. Sous prétexte de se protéger, on finit par ne plus savoir vivre autrement qu'en état de défense. C'est une pauvreté existentielle immense.

Il faudrait au contraire pouvoir dire aux jeunes hommes une vérité beaucoup plus exigeante et beaucoup moins flatteuse. La force n'est pas dans la dureté réflexe. La force n'est pas dans l'absence de larmes. La force n'est pas dans l'humiliation de plus fragile que soi. Elle n'est pas non plus dans l'imitation servile des codes les plus attendus du masculin.

La force est dans la capacité à ne pas se dissoudre au contact du réel. À entendre un refus sans en faire une guerre. À traverser une défaite sans construire sa vie entière contre elle. À reconnaître ses peurs sans les déguiser en doctrine. À vivre sa sensibilité sans y voir une disgrâce. À aimer sans transformer l'attachement en rapport de pouvoir. À laisser les autres exister autrement que soi sans le vivre comme une offense.

Il est possible d'être viril au sens le plus simple du terme, c'est-à-dire d'habiter une masculinité singulière, incarnée, paisible, sans tomber dans cette caricature défensive. Mais cela suppose de cesser d'utiliser la virilité comme une forteresse. Un homme vraiment solide peut être calme, ferme, protecteur, audacieux même, sans jamais faire de ces qualités des instruments de domination ou des preuves contre autrui. Il n'a pas besoin de réciter sa masculinité. Il n'en fait pas une religion. Il ne la vit pas dans la hantise constante d'être déclassé par ce qui lui échappe. Il sait que sa valeur ne dépend ni de sa brutalité, ni de sa capacité à intimider, ni du nombre de gens qu'il peut tenir à distance.

En réalité, les hommes les plus impressionnants ne sont presque jamais ceux qui semblent les plus obsédés par leur virilité. Ce sont souvent ceux qui n'ont pas besoin d'en faire un spectacle. Ceux qui savent tenir une parole sans hausser le ton. Ceux qui assument leurs responsabilités sans transformer cela en culte d'eux-mêmes. Ceux qui ne confondent pas la fermeté avec la cruauté, ni l'autorité avec l'écrasement. Ceux qui ont assez de consistance intérieure pour ne pas redouter chez les autres la

liberté, la différence ou la fragilité. Ceux-là ont compris quelque chose d'essentiel : la masculinité ne vaut que si elle n'est pas un refuge contre soi-même.

La virilité comme refuge des « faibles » prospère partout où l'on préfère paraître fort plutôt que le devenir vraiment. Elle séduit parce qu'elle offre une identité immédiate à ceux qui ne savent plus très bien qui ils sont. Elle rassure parce qu'elle remplace les questions difficiles par des gestes simples : durcis-toi, domine, méprise, ferme-toi. Mais cette simplicité est mensongère. Elle ne fait pas de meilleurs hommes. Elle fait des hommes plus pauvres, plus dépendants de leurs masques, plus vulnérables encore à tout ce qui menace l'image qu'ils se sont construite.

Il faudrait avoir le courage de dire que la vraie faiblesse n'est pas de trembler, d'aimer, de douter ou de demander de l'aide. La vraie faiblesse est de ne savoir exister qu'à l'abri d'une caricature de soi. C'est d'avoir besoin d'un uniforme moral pour ne pas s'effondrer. C'est de transformer sa peur en loi et sa fragilité en mépris.

La virilité cesse d'être une qualité dès lors qu'elle devient un refuge contre l'humanité la plus élémentaire. À ce moment-là, elle ne protège plus rien de noble. Elle ne fait que cacher, sous les gestes de la force, l'incapacité plus profonde à être simplement un homme parmi les autres.

*Neil Wood*



Neil Wood est un auteur qui pourrait s'apparenter à un électron libre. Il n'aime guère être mis en avant et peine à admettre qu'il écrit depuis ses vingt ans. Il aime s'essayer à toutes sortes de genres de littérature, aime les sujets forts et profonds. Il dépeint la vie des autres avec une précision d'orfèvre sans oublier l'alchimie des mots.

Ayant une grande expérience de l'être humain par ses différentes formations et son expérience dans le social, il arrive à peindre les âmes avec une certaine poésie, sans tomber dans le pathos et en y insufflant même, de la poésie.

Il écrit des nouvelles, des romans et aime bien s'adonner à quelques chroniques. Il écrit ici sous un nom de plume, mais a publié dans diverses maisons d'édition d'autres ouvrages que ce soit sous son vrai nom ou un autre nom de plume.